

La fin du XIXe siècle : la pépinière : introspection expérimentale et phénoménologie.

Pierre Vermersch

Publié dans *Expliciter*, 1998, 26, 21-27

Comme vous avez pu le constater dans ce même journal, et dans les articles que je publie depuis environ deux ans, deux thèmes dominent : l'un concerne l'introspection, l'autre la phénoménologie. Avons-nous donc ce faisant quitté l'explicitation ? Ou à l'inverse qu'y a-t-il de motivant pour un groupe de recherche sur l'explicitation à s'intéresser à ces deux thèmes ? De plus, ces deux thèmes appartiennent quant à leur développement à la même période de l'histoire : le tournant du siècle, entre 1874 et 1913. Faut-il vraiment revenir sur des idées développées il y a un siècle au moment où nous nous préparons à changer de millénaire !

Une première réponse à ces questions est que je suis incapable d'infléchir le cours de mes intérêts, ils me mènent là où ils me mènent ! C'est une boutade et ce n'est pas une réponse. Mais cela signifie sans doute qu'il y a un fil conducteur encore implicite qui relie l'explicitation du vécu d'action à ces thèmes. En effet, l'entretien d'explicitation n'est qu'un outil, il ne contient pas totalement en lui-même la cohérence de sa mise en œuvre. Cependant, sa centration vers le vécu, vers le vécu spécifié, et plus spécialement le vécu spécifié présentifié dans une évocation qui l'incarne à nouveau et en permet le réfléchissement, l'oriente inmanquablement vers la question générale de la prise en compte de l'expérience subjective, le rend curieux de tous les cadres théoriques, de toutes les méthodes qui sont elles-mêmes au prise avec l'expérience subjective, le point de vue en première personne. Par rapport à cette orientation, à ces curiosités, on a deux grands domaines de ressources : les pratiques et les recherches.

Les pratiques sont l'essence même de ce qui permet de travailler avec l'expérience subjective. A condition, à la fois de les connaître par expérience et de s'en être dégagé pour les ressaisir de façon réflexive et réfléchissante. L'entretien d'explicitation est né d'une implication sur le terrain de l'analyse des erreurs, de l'étude de la résolution de problème, de la description et de l'analyse de la tâche en psychologie du travail, de la connaissance expérimentale de nombreuses techniques psychothérapeutiques et contemplatives. Pressez toutes ces expériences, tous ces domaines d'interventions et vous obtiendrez l'entretien d'explicitation. En revanche sa formalisation (qui n'était pas nécessaire pour que moi je l'applique, mais était indispensable pour être transmissible) vient d'une attitude qui dépasse la pratique, quitte la pratique pour pouvoir se donner l'explicitation non pas comme outil, comme activité, mais comme objet de connaissance avec la théorie de la prise de conscience de Piaget, la mémoire concrète, la rencontre avec Piaget et bien d'autres repères théoriques.

Comme objet de connaissance, l'explicitation s'est surtout déployée dans l'auto explicitation de ses fonctionnalités, donc sur les facettes "outils", sur les étapes de leurs mises en œuvre, leur systématisation. Mais l'explicitation des vécus, une fois qu'elle a ouvert de nouvelles possibilités de verbalisation et de prise de conscience, demande de revenir sur ce qu'elle vise : les vécus. C'est la dynamique classique de la prise de conscience, je vise un but : expliciter les vécus et à force d'ingéniosité, je crée les moyens, j'adapte des moyens que d'autres ont inventés, là je me retourne et je ressaisis les moyens pour les formaliser, les théoriser, les systématiser, tout cela crée un nouvel outil conceptuellement clarifié : l'entretien d'explicitation. Mais il y a un présupposé inanalysé qui est à la racine de la démarche : le vécu, l'expérience subjective. Et là, cela ouvre un immense territoire à explorer : les types de vécu, les propriétés que l'on peut s'attendre à devoir décrire pour chaque type de vécu, les types de propriétés auxquelles appartiennent ces propriétés.

Dans un premier temps, j'avais envisagé de nommer tous ces aspects : la pensée privée. En un sens, cela reste vrai, cela désigne ce que seul le sujet peut connaître à partir de son propre point de vue, de son expérience subjective. Mais c'était bien limité : le caractère privé n'est qu'une des propriétés du vécu. Comment aller plus loin ? Emprunter des catégorisations toutes prêtes à des pratiques d'intervention comme la pnl, le focusing, le prh, la gestion mentale ? Mais la plupart de ces catégories ne sont pas élaborées de manière critique, elles sont données dans l'évidence pratique des procédés qui les mettent en œuvre : par exemple, quel est le statut des sous-modalités au-delà du fait de les utiliser dans un type de recadrage, ou dans le switch-pattern ? Il est évident qu'il y a là des ressources qu'il ne faut pas négliger, mais ces ressources, à elles seules, seront toujours insuffisantes pour élaborer des connaissances, du fait de leur mode de génération, pour la recherche, le travail conceptuel est à faire, alors que, pour la pratique, sa réussite est largement auto suffisante.

Maintenant, tournons-nous vers la recherche : y a-t-il des ressources, des théories, des méthodologies, des résultats déjà acquis ? Oui et non.

Le problème, c'est que du côté de la psychologie depuis un siècle, le domaine de l'expérience subjective est tabou dès qu'il semble toucher à l'introspection (je ne parle pas ici de l'activité des praticiens qui nous ramène au point précédent), où s'il est réintégré, c'est par le biais de questionnaires, de grilles, où personne ne se pose pas la question de savoir quelle est l'expérience à laquelle le sujet se réfère, décrite de son point de vue, ni de savoir comment il s'y prend pour répondre à des questions qui ne peuvent être répondues que par une démarche introspective. Si l'on se tourne du côté de la philosophie, le discours sur l'expérience, la pensée de l'expérience est confondue avec le fait d'expérencier et de se rapporter effectivement à sa propre expérience.

Y a-t-il d'autres ressources dans la recherche ? Oui ! Mais pour les découvrir, il faut revenir un siècle en arrière ! Il faut se rapporter en psychologie au moment où les "philosophes psychologues expérimentaux" allemands ont décidé contre l'avis de Wundt d'étudier les activités mentales supérieures : l'association dirigée, le jugement, le raisonnement. C'est-à-dire à partir de 1901. Mais c'est précisément cette période qui a fourni le maximum de critiques, c'est sur ces travaux que s'est bâtie la réputation sulfureuse, anti-scientifique (soit disant) de l'introspection. De quoi est-ce qu'il retourne exactement ? Les accusations sont-elles fondées ? Sinon qu'y a-t-il d'intéressant : décidément nous n'en ferons pas l'économie, il faut aller voir dans le détail ce que l'école de Paris c'est-à-dire Binet et son élève Henry, ce que l'école de Würzburg (Kulpe, Marbe, Buhler, Ach, Watt, etc.), ou l'école de Cornell aux Etats Unis (Titchner et ses nombreux étudiants), ont fait réellement, au delà des critiques de gens qui étaient a priori contre. Mais pour ce faire, il faudra comprendre le contexte social et institutionnel de cette époque, et ceci pour chaque pays, car les problèmes y étaient très différents. On verra alors qu'il est possible d'instruire un procès en réhabilitation quant à ces travaux qui ne sont pas limités dans leur scientificité, mais dans la capacité qu'ils avaient d'interpréter des résultats qui les dépassaient complètement, qui étaient bien trop forts pour l'époque qui les mettait pour la première fois à jour, et qui seront éclairés par les cadres théoriques dont nous ne disposons que depuis peu.

Mais dans la même époque, une autre voix s'est élevée, celle d'Husserl, qui a inventé la phénoménologie, l'étude de l'expérience subjective, avec une minutie, un sens de la méthode extraordinaire ! Hé bien, allons-y tirons en profit, utilisons la phénoménologie. Pas si simple, tout l'œuvre d'Husserl, après quelques imprudences de langage en 1891 confondant phénoménologie et psychologie descriptive, se construit contre toute confusion possible entre phénoménologie et psychologie empirique, mur de feu d'autant plus nécessaire et difficile à maintenir qu'il décrit les actes du ressouvenir, de l'imagination, de la perception, du jugement etc. Mais cette distinction entre phénoménologie et psychologie, –nous le verrons en détail– est vitale pour son projet, de façon à ne pas être pris pour un psychologue à une époque où les luttes institutionnelles entre "philosophes psychologues" et les autres philosophes atteignent toute leur intensité dans l'université allemande. Mais aussi, pour ne pas tomber sous le coup de la critique de psychologisme dont Frege l'a accusé en 1894. Il n'aura de cesse dans tous ses ouvrages et cours publiés de revenir sur le risque de confusion entre psychologie et phénoménologie. Risques de confusion aggravée par l'utilisation de dénominations comme "psychologie pure" ou "psychologie eidétique" ou encore au sens particulier que lui donne Husserl de "psychologie phénoménologique". Non seulement il distinguera toujours soigneusement la phénoménologie de la psychologie empirique, mais il prétendra sans cesse que cette dernière ne peut être correctement fondée que sur une discipline eidétique qui en éclaire les bases : la phénoménologie bien sûr. Même quand des psychologues de l'école de Würzburg souhaiteront se rapprocher de lui, utiliser ses concepts, il les matraquera de remarques critiques, se plaignant de ne pas être compris.

Bref, on a un tabou puissant des psychologues vis-à-vis de l'introspection, et un tabou non moins impérieux de la phénoménologie vis-à-vis de tout dialogue avec la psychologie (dans les deux cas, les effets sont encore visibles et institutionnellement actifs) ! Faut-il s'écarter de la phénoménologie, au motif qu'elle ne veut pas être confondue avec une psychologie ? Je ne crois pas. Je suis même certain qu'il y a nécessité de comprendre intimement les arguments des philosophes pour ne pas écraser la spécificité de leur point de vue sans même s'en apercevoir (tendance américaine à se servir de la philosophie phénoménologique en ignorant sa spécificité) . Puis ceci fait, si l'on distingue dans l'œuvre d'Husserl ce qui relève du travail descriptif de ce qui appartient aux textes polémiques et doctrinaux, dans les premiers, il y a des leçons extraordinairement intéressantes pour s'orienter dans la description de vécus complexes, pour construire des catégories descriptives qui dépassent des types de tâches en particulier, la manière de choisir des exemples pour un projet de description en particulier. Mais pour aller vers ces apports, il faut bien comprendre comment cette œuvre se situe dans son époque, quelles sont les relations avec la psychologie empirique, car ces problèmes sont encore actuels et les résoudre ou se positionner, me semble exiger de les analyser suffisamment, y compris dans leur dimension historique, ne serait-ce que pour ne pas retomber dans des discussions dont les textes sont encore porteurs, mais qui pour le coup sont complètement circonstanciels et peuvent "retomber" dans l'oubli.

Vous ai-je éclairé sur mes motivations ? En fait, j'attends de l'écriture de ce texte et de vos questions, une aide pour accéder au pré réfléchi qui sous tend ces besoins de revenir à la fois vers l'histoire de la psychologie et vers la phénoménologie. Les arguments que j'apporte dans cette introduction sont un essai de raisonner mes choix, alors que le mouvement est impérieusement déterminé par ce que nous avons appelé dans le travail de cet été à Saint Eble : un sentiment intellectuel, ou un sentiment de tendance pour reprendre le langage de James. Car à côté des arguments de méthodes que je mets en avant, il y a des arguments plus centrés sur des thèmes particuliers comme l'analyse des actes qui orientent les actions cognitives avant même d'avoir une conscience réfléchie de ce que l'on va faire. Chaque page écrite me fait découvrir ce que je pensais déjà sans en être conscient au sens réfléchi du terme, et chaque page écrite me fait découvrir –en poursuivant le mouvement d'accueil de l'expression– ce qui est encore à dire. Chaque explicitation me rend potentiellement plus riche de rendre possible ce qu'il y a encore à écrire qui n'est pas accessible sans la mise au monde de ce qui précède. Chaque étape de l'explicitation, ne rend pas seulement possible la découverte et l'expression d'un plus, d'un dépassement, d'une création, mais aussi la découverte de ce qui sous tend et rendait possible cette explicitation, la matrice encore plus implicite, sinon même tacite –au sens premier du terme– qui par sa présence effective et inconsciente rend possible l'expression de l'implicite qui se fonde sur lui sans le savoir. Chaque nouvelle explicitation éclaire un aspect, et par cela même rend perceptible ce qui était déjà là et qui peut m'apparaître pour être dans une ombre moins épaisse, ce qui permet à mon attention de se détourner de ce qu'elle prenait comme thème principal jusque-là pour éclairer par un mouvement à la fois immanent et délibéré ce qui n'était que co-remarqué, ou même seulement dans les franges de la vision précédente.

J'ai le projet cette année de présenter dans Expliciter un feuilleton qui abordera successivement tous ces aspects: historiques, psychologiques, phénoménologiques, thématiques.

La toute première étape sera de donner un aperçu de la période 1874-1913 en décrivant comment se présentait à cette époque (en Allemagne, puisque je vais me centrer sur Husserl et l'école de Würzburg) le rapport entre philosophie et psychologie. Je présenterai ensuite ce que Husserl pouvait connaître de la psychologie de son époque et comment il a été conduit à adopter un anti-psychologisme, qui a fini par ressembler à une anti-psychologie (la première est une position qui s'oppose à un argument philosophique : le psychologisme ; la seconde une opposition globale à une discipline empirique : la psychologie). Plus loin viendra le fait marquant du tournant du siècle : l'étude expérimentale et introspective des conduites cognitives complexes avec le programme de recherche de l'école de Würzburg initié en 1896 par Külpe et qui va, dès 1901, produire pendant dix ans une série d'articles qui vont servir de référence (pour le meilleur et très rapidement pour le pire) pendant les cinquante années qui suivirent, avant de tomber dans un oubli total. Le développement auquel je pense ensuite prendra appui sur une réinterprétation des résultats de l'école de Würzburg pour présenter d'une part, l'école américaine de Titchener et détailler la discussion acharnée qui les a liées, et d'autre part pour montrer "l'intérêt des limites de l'introspection".

Première partie :

Les rapports entre philosophie et psychologie dans le contexte institutionnel Allemand à la fin du XIX siècle.

1 - Le premier point à souligner pour éviter tout contre-sens dans l'analyse de cette période décisive est qu'il n'existe pas encore de "psychologues" au sens où nous l'entendons actuellement, que ce soit par rapport à des métiers (cliniciens etc.) ou des cursus universitaires. Ce pourrait être simple de s'arrêter là, mais ce qui est éminemment trompeur, c'est que l'on va trouver sans arrêt des auteurs qui parle de psychologie, qui se déclare psychologues, voire psychologues expérimentaux , c'est là où le risque de rétro interprétation est maximum. Car, il est bien évident que les thèmes de psychologie existent depuis longtemps, ils sont étroitement chevillés aux thèmes centraux de la philosophie de la connaissance, de la morale, etc. Mais quand on dit de Wundt ou de Stumpf, voire de Brentano qu'ils sont des psychologues cela signifie de manière implicite pour l'époque que ce sont des philosophes (ils sont titulaires de chaires de philosophies) spécialistes de questions de psychologie, comme on dirait actuellement qu'un tel est logicien ou médiéviste, en faisant l'écluse de la qualification de philosophe qui va de soit dans le contexte. Pour mieux comprendre ces points, il faut se représenter qu'il n'existe pas de cursus académique très clair à cette époque : Wundt a fait des études principalement de physiologie, les débuts de la psychophysique sensorielle sont le fait de physiciens (Weber, Fechner, Helmholtz), Husserl devenu académiquement un philosophe, a fait principalement des études de mathématiques avant de rencontrer

Brentano dont il suit les cours, puis Stumpf qui dirigera sa thèse. Un pas de plus : le créateur de l'école de Würzburg est un philosophe, les études de psychologie expérimentale sur la mémoire par Ebbinghaus, ou les travaux sur le jugement sont le fait de "philosophes psychologues expérimentaux". Les grands noms de la psychologie de la gestalt au moment où ils émigrent en Amérique n'ont pas pour eux-mêmes une identité très claire de philosophes occupés de questions de psychologie ou de psychologues tout court . Comme on va le voir, il n'y a pas à cette époque d'un côté des psychologues et de l'autre des philosophes, mais plutôt une confrontation entre des philosophes férus de psychologie et des philosophes n'ayant pas choisi cette voie, voire prônant la construction d'une philosophie totalement originale comme se présente l'œuvre d'Husserl à ses collègues.

2 - A cette époque la philosophie est un peu moribonde, en ce sens que les extraordinaires progrès des sciences exactes (physiques, chimie, mathématiques) ont contribué à disqualifier la spéculation et d'autre part, les successeurs et commentateurs de l'œuvre de Kant (l'école néo-Kantienne en particulier de Madgbourg) ont épuisé leur dynamisme. La grande question qui se pose alors est de savoir si la philosophie ne pourrait pas trouver un nouveau fondement en s'appuyant sur la psychologie ; et même plus, en se transformant en science naturelle, par la mise en œuvre d'une méthode expérimentale sur des questions portant sur la perception, l'imagination, le jugement. Tous ces thèmes qui n'avaient jamais été traités par la philosophie que de manière théorique (par opposition au recueil de données empiriques, d'appuis sur des faits, des observations). Cette question de la refondation de la philosophie sur la psychologie comme science naturelle n'est pas qu'une question théorique, elle a des implications sociales fortes : toutes les créations de chaires pendant trente ans vont se faire vers des postes de "philosophes psychologues" , c'est-à-dire que progressivement les élèves de Wundt par exemple, occupent tous les nouveaux postes. Donc, de fait, c'est la spécialité philosophique nommée psychologie qui capte les crédits, les étudiants et les honneurs. Cela conduisit à une crise en deux étapes : la première qui fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase universitaire, à propos du renouvellement d'une chaire à Madgbourg, par l'éviction du jeune Cassirer (néo-kantien) dans un des haut lieux de la pensée Kantienne au profit d'un "philosophe psychologue" ce qui fit scandale et en second, en réaction à cela, le lancement d'une pétition nationale en 1913, demandant l'interdiction de toute nouvelle création de chaire de "philosophie psychologique". Cette initiative, soutenue au départ par cinq professeurs de philosophie (dont Husserl très militant, on verra plus loin pourquoi), reçut une grande approbation et produisit des résultats efficaces (du point de vue des signataires) puisque elle bloqua pour longtemps le développement de la psychologie en Allemagne et pas seulement comme une des spécialités de la philosophie.

3 - En fait, il y a à cette époque deux thèmes de discussion qui interagissent : le premier que je viens d'évoquer est la possibilité de refonder ou non la philosophie sur la psychologie, y compris en envisageant que les philosophes se livrent à des activités de recueil de données empiriques qui donnerait ainsi le statut respectable et très envié de science, au même titre que les sciences physiques et mathématiques. Et dans la même période, le début, du côté des ces "philosophes psychologues" la question réciproque qui est de savoir s'ils ne devraient pas fonder une discipline psychologique autonome et faire scission d'avec la philosophie.

Wundt pense que la psychologie doit être une sous discipline de la philosophie, mais Külpe penche dans l'autre sens, les publications qui entretiennent ce débat sont alors innombrables.

Mais il est une autre discussion, plus fondamentale parcourt la communauté des philosophes, ainsi que celle des logiciens, des mathématiciens : c'est celle du psychologisme ou de l'anti psychologisme, qui va s'amalgamer avec la première quant à la place de la psychologie.

Le psychologisme est l'argument qui consiste à prétendre que la logique où les mathématiques puisqu'elle sont toujours le fait de l'activité mentale d'un logicien ou d'un mathématicien sont fondées dans leur essence sur la psychologie, puisqu'il ne peut y avoir de logique sans un sujet qui la pense, et donc que c'est comme un produit de cette activité de la pensée que la logique est née et donc est fondée. Cet argument a pour conséquence seconde de faire de la psychologie la reine des disciplines, celle qui fonde toutes les autres, puisque toute connaissance est produite par l'activité intellectuelle. La simplicité apparente de cet argument, sa force d'évidence naïve a fait qu'il a été soutenu et défendu par beaucoup, et quand on y réfléchit à nouveau on passe inévitablement par lui dans un premier temps : car enfin c'est apparemment vrai que toute connaissance est le fait d'un sujet, de son activité mentale, même s'il a des interactions avec le monde.

Comme tous les "ismes" le psychologisme est suspect par avance d'un excès de systématisation, d'un manque de nuance, de prise en compte de toute la richesse de l'enchevêtrement des éléments en cause. Mais de plus il est un argument insupportable pour les logiciens et les mathématiciens, car comment est-il possible que la norme (la

vérité) puisse être fondée sur une activité aussi peu contrôlable, aussi peu fiable, aussi relative, que la cognition humaine. Entre la mathématique constituée et l'activité mentale il semble y avoir un écart incommensurable.

Frege, puis plus tard Husserl (1901), avec un immense succès s'attaque à démontrer le caractère impossible d'une fondation de la norme sur du relatif, et donc la nécessité de rejeter radicalement toute fondation psychologiste.

Cela consiste encore à titre de conséquence à créer une distance infranchissable entre la pensée et ses produits, entre la pensée comme activité et les pensées comme produit de cette activité. Autrement dit les pensées, une fois nées, une fois exprimées, écrites, sont étrangères dans leurs propriétés à l'activité de penser. Cela a l'avantage de faire clairement apercevoir que la pensée n'a pas de forme propre, qu'elle peut se prêter à n'importe quel jeu de règles, à n'importe quels jeux tout court. Elle peut contenir, accueillir, n'importe quelle forme d'activité relevant de l'esprit. Ceci a encore pour conséquence de créer, –si l'on suit les différents auteurs anti-psychologistes– une division en trois mondes : le monde des objets, celui de l'esprit, et enfin celui des idéalités qui n'est ni de la nature (le premier monde) car on ne l'y trouve pas, ni de l'esprit (le second) car il ne peut le fonder. Par idéalités, on peut comprendre : toute connaissance formulée, tout le vocabulaire, les significations, pas seulement les connaissances "idéales" des mathématiques et de la logique. Ce qui fait jouer un rôle important à l'écrit (en fait plutôt à toute technique d'inscription au sens de B. Latour) qui est le mode d'existence de ce monde idéal, et à la notion de réactivation qui est la possibilité à travers la transmission culturelle et historique des traces, de se réapproprier telle ou telle idéalité. Donc d'apprendre et d'exercer son activité de pensée à jouer suivant les règles contenues dans cette réactivation, quelles que soient ces règles. Chaque sujet peut se demander de, ou acquiescer à, ou subir une transmission sociale qui lui apprend à plier, à exercer ses activités de penser suivant une règle de jeu particulière.

Reste que cette solution extrême (c'est moi, qui ici, la pousse à cette extrémité) rend quand même problématique le rapport entre ces idéalités et leur lieu d'origine : la pensée. Si l'argument selon lequel il est impossible de fonder la norme sur le relatif est fort, il laisse dans l'ombre, non résolue, la question des rapports entre "les enfants" et la "mère" si je puis dire. Car s'il ne s'agit pas de rapports de fondation, il y a bien quelques rapports de filiation à clarifier ! C'est un problème très général qui est de définir les relations qu'entretiennent un résultat et ce qui l'a produit. On a donc avec la question du psychologisme un très beau problème intellectuel d'une importance indéniable, mais il contient en accompagnement, des questions vécues de façon très passionnelles par les scientifiques : quoi ! les mathématiques seraient dépendantes de la psychologie ! jamais !! comment la philosophie n'a d'avenir que par la psychologie ! jamais !! et non seulement les arguments les plus intelligents vont fleurir pour montrer, éventuellement à juste titre, que ce n'est pas le cas, et même que de toute façon c'est impossible que cela le soit, et donc les arguments passionnels, les préjugés a priori qui ne cherchent que des arguments qui vont dans un seul sens vont fleurir.

4 - Comme on l'aura compris le rôle de la discipline juste naissante qu'est la psychologie, se trouve au milieu de questions épistémologiques épineuses, mais aussi au centre de conflits de pouvoir qui vont très vite amalgamer psychologie et psychologisme, psychologie et menace d'impérialisme d'une discipline sur toutes les autres, à des titres divers : soit par son hypothétique position fondatrice, soit par son efficacité salvatrice pour une philosophie transitoirement moribonde.

Ce sera sur ce fond que l'on pourra comprendre la position re-fondatrice de la phénoménologie d'Husserl et toutes les ambiguïtés et les outrances de ses positions vis-à-vis de la psychologie de son temps : à la fois il va développer une nouvelle méthodologie pour un projet radical de philosophie nouvelle, mais qui a tout moment ressemble à s'y méprendre à une psychologie et par amalgame à un renouveau de psychologisme pourtant longuement critiqué par l'auteur. Il lui faut donc sans cesse combattre toute lecture psychologisante de son œuvre, y compris venant de psychologues qui n'ont aucune mauvaises intentions et sont plutôt admirateur de ses Recherches Logiques (cf. Messer de l'école de Würzburg par exemple en 1906). Car cette admiration et cette manière de se référer à son œuvre, sont d'autant plus dangereuse et potentiellement compromettante, car si les psychologues y trouvent intérêt, n'est-ce pas qu'il y a de la psychologie. Il y a en conséquence dans ses écrits une charge très féroce vis-à-vis des psychologues et de la psychologie qu'ils font. Mais il ne peut aller trop loin, car ses amis et maîtres (Brentano, Stumpf, Lipp ...) sont eux-mêmes psychologues et il ne doit pas les confondre dans ses critiques avec les premiers, tout en signalant aimablement que la lecture qu'ils font de son œuvre n'est pas exacte. Ouf ! Quelle jonglerie ! Car en plus, au milieu de tout cela, il doit convaincre les philosophes, qu'il travaille au sein de la philosophie et pas ailleurs (c'est sa carrière qui est en jeu, la reconnaissance de ses pairs), et surtout pas dans une quelconque forme cryptée de psychologie. Une manière particulièrement claire de ne pas faire de psychologie, est d'expliquer que la phénoménologie est la discipline fondatrice de toute psychologie possible qui souhaiterait être correctement fondée et pouvoir ainsi (contrairement à ce que font ses

contemporains) prétendre à être reconnue comme une vraie science de plein droit (ce qu'elle n'est donc pas selon lui, malgré quelques résultats de détails intéressants, dont d'ailleurs leurs auteurs ne perçoivent même pas l'intérêt !).

5 – Pour une première étape de ce feuilleton c'est déjà beaucoup d'informations, laissez-moi vous présenter pour conclure provisoirement le tableau historique qui suit et qui décrit l'ensemble des protagonistes majeurs.

Ce tableau est organisé suivant les dates de gauche à droite, en partant de 1874 comme point de repère où les deux grandes figures psychologiques de ce temps publient la même année un traité conséquent (Brentano et Wundt). Le second point de repère est évident, pour d'autres raisons, il s'agit de la veille de la coupure de la première guerre mondiale et l'année de la célèbre pétition demandant l'arrêt de la création de nouvelles chaires de philosophie dédiées à la psychologie expérimentale (je le rappelle encore: comme sous discipline de la philosophie). En ligne, on trouve au centre du tableau en grisé encadré les étapes de publications d'Husserl. Au-dessus se situe la lignée de Brentano et de ses élèves (Stumpf en particulier dont dériveront la plus part des psychologues de la gestalt). Au-dessus encore j'ai placé quelques auteurs marquants, comme James, Dilthey, Freud. La ligne en dessous Husserl, marque la lignée de Wundt, ainsi le fondateur de l'école de Würzburg est un de ses élèves (en fait en rupture précisément avec son maître puisque il brave l'interdit que Wundt avait promulgué sur la possibilité d'étudier de manière expérimentale les conduites supérieures comme la mémoire, le jugement, les images mentales ...), associé à cette lignée on voit aussi que Titchener comme la plupart des professeurs de psychologie américain de l'époque est venu se former auprès de Wundt, j'ai noté ses principales publications et le nom de ses élèves ayant réalisés des travaux de recherches pour répondre aux résultats de l'école de Würzburg.

Les flèches et autres accolades indiquent des relations entre écrits, que ce soit parce qu'un texte vise nommément tel écrit particulier ou que tels auteurs se réfèrent pour la première fois à Husserl par exemple.

EN bas, j'ai indiqué quelques informations sur la lignée française à la même époque, évoluant de manière indépendante. J'ai entre autres indiqué la filiation, Binet, Burloud (avec l'indication de ses livres se rapportant à l'école de Würzburg), et un de ses élèves: La Garanderie.

Ce tableau nous servira de fil conducteur dans la suite de notre présentation historique.

(suite au prochain épisode ...)